



Et moi aussi, je suis allée à Luang-Prabang

ON m'avait dit : les pluies vous empêcheront de passer — et il ne pleut pas ! On m'avait dit : il n'y a pas de service organisé et vous ne trouverez pas d'auto — j'ai une auto ! J'ai une auto, un carburateur pour souffler dedans, des pneus de rechange. Une chose nous manque et brusquement : la route.

Cette route épouvante l'Indochine des ventilateurs. Les assis documentés m'en avaient parlé d'abondance, de la manière dont ils décrivent le trou de la mort, Magic-City, le Maelstrom. A les entendre, je ne suis plus moi-même que

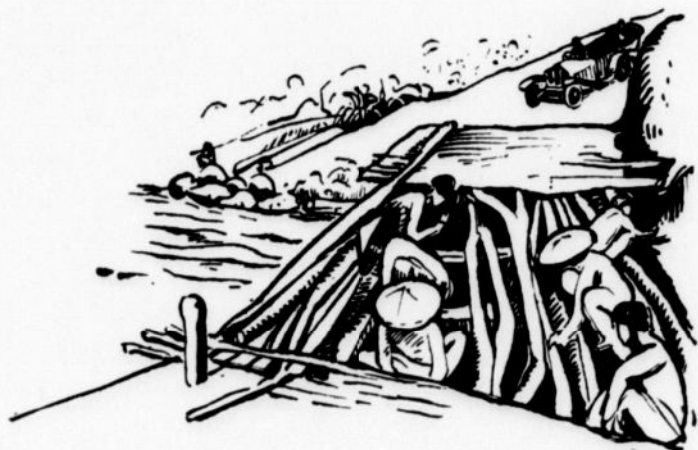
Au départ, le chemin m'a paru banal et rassurant ; puis il y eut des pentes, des collines, des vallées emmêlées et des ponts, ces fameux ponts avec un écriteau devant chacun d'eux « Pont dangereux ». Parfois, il l'était vraiment, parfois, l'abîme qu'il surplombait avait un mètre de large et la profondeur d'un sac à main. Le chauffeur, lassé de ralentir, a repris son allure. Il fonce, bondissant, aborde les passerelles à quatre-vingts à l'heure jusqu'au trou d'un pont sans tablier, d'un virage sur l'aile vers l'à-pic d'une fondrière, vers une plate-forme de bambou tout de travers où l'auto glisse et rebondit sans pouvoir la casser. Silence. Le moteur s'est tu. Il n'y a plus de route.



pour un petit nombre d'heures. Après-demain, on me retrouvera dans le fond du ravin, hachée menue sous des éclats de carter avec une enveloppe câblé confort pour couronne. Ces gens m'auraient empêchée de dormir. Le soir, d'un ton



Mais on répare. On va réparer. Des coolies à croppetons méditent avec lenteur sur des cordons en bambous. Dans quelques heures, nous pourrons passer. En attendant, un taillis m'abrite. Juste au-dessus de ma tête, un étrange piau-



rogue, je m'interdisais à moi-même de penser à rien pour trouver le sommeil. Quand je serai de retour, les dames décoratives demeurées à l'ombre des pankas ne manqueront pas de me dire « Vous en avez de la chance ! ».





lement vient de sortir des branches. J'ai cru d'abord à un cri d'oiseau, puis j'ai distingué parmi les feuilles un long serpent gris et blanc en train d'avaler une grenouille. C'est elle qui a poussé ce cri qui n'était ni brekekekex ni coax. Elle avait l'air de dire : « Ciel, on me mange ». Sa tête seule sortait encore avec une patte qui s'agrippait de toute sa force à la branche. Peu à peu, tout a disparu, et j'ai déménagé, n'ayant aucune sympathie pour les nagas, à moins qu'ils ne soient en pierre.

Une auto arrive et devant le trou béant s'arrête. Cette route aventureuse n'est qu'un boulevard. De la voiture descendent six écoliers. Ils ont un phonographe, un violon. L'un d'eux s'approche d'une fleur, la cueille, la pique à son chapeau. Ce geste le fait reconnaître pour un Laotien. Ils sont au moins fils de roi ! Ils le sont. Ils vont à Luang-Prabang rejoindre leur père.

Les coolies s'attardent avec persévérance. Leur chef en beau pantalon violet, dort étendu à l'ombre, sans doute convaincu dans sa modestie qu'il n'est bon qu'à ça.

Les jeunes gens de l'auto barbotent dans la cascade. L'eau est froide et propre. Elle court très vite sur des galets très ronds qu'on a bien polis avant de les déposer au fond et qu'on a choisis exprès bleus et dorés parce qu'au soleil, c'est très joli.



Le caï au pantalon violet vient de s'approcher d'un air aimable et m'a demandé la permission de monter dans mon auto jusqu'à Muong-Sen. Je lui ai répondu qu'il n'y avait pas moyen parce que le violet de son pantalon était absolument nécessaire pour faire valoir le vert-clair des bambous et que le passage perdrait trop à son absence.

Enfin, on peut passer. Je remonte dans mon carrosse et nous partons.

Cua-Rao. — On est parti, mais j'ai tenu les yeux fermés. Ce n'était que ravins et précipices, route si bien couverte de végétation qu'on la distinguait à peine, fondrières avec des charpies de cai-phên, enfin tout ce que j'attendais, moins la pluie, heureusement.

J'ai eu encore la surprise de cette maison où l'on accède par une série d'escaliers d'un air princier, des flamboyants rouges, du kiosque en bois où l'on peut dîner le soir, et tout en haut, du poste où l'on me reçoit, où l'on s'étonne de voir une femme s'aventurer seule sur une route pareille. Je prends un air insouciant et dis que je m'attendais à bien pis.



Muong-Sen. — C'est un village médiocre entouré de hautes collines. Il y a un bac à passer, les eaux sont hautes et le courant puissant. Le passeur refuse de traverser. Deux heures de pourparlers nous valent deux coolies de renfort et que l'auto soit descendue sur le bac. On commence à traverser en s'accrochant au câble de fer. On — c'est-à-dire l'auto, car je suis prudemment restée à terre, comptant passer dans une pirogue. Arrivés au milieu, ces idiots prennent peur et reviennent en arrière à toute vitesse en hurlant. Sans doute, le chauffeur, peu soucieux de continuer ce voyage, a préparé cette comédie... Et voilà qu'un orage affreux éclate. Tout tremble. Le fleuve monte à vue d'œil. Il gonfle, devient torrent. Cette fois la route est bien coupée.

Nonghet. — J'ai décidé hier matin de partir à pied pour Nonghet. Les enfants du Roi s'y résignent aussi et nous commençons à escalader le col Barthélemy. Peu à peu le pays devient très beau, les montagnes se chevauchent, s'accumulent, se dressent en falaises bleues et croulent comme le ressac noyant des hauteurs plus petites. Grandeur d'océan crépé par l'embrun des taillis et des lianes que, d'un effort, le jet des grands troncs orangés déchire en creusant sur les versants

et les crêtes l'antre noir des futaies et le dais tressé de branches et de feuillages à l'ombre de quoi dormiraient des géants. On marche et on s'élève au-dessus de tout cela.



Au haut du col, nous faisons ouvrir la sala. C'est l'heure du repas. Mais les jeunes gens qui n'ont pas déjeuné, au lieu de se précipiter sur les vivres, installent leur phonographe et jouent des valse lentes.

Des tas d'insectes de toutes couleurs ! J'en attrape, je vais commencer une collection. Je les laisse échapper. Des papillons, des papillons, des papillons ! Outremer frangé de noir, des lunules vert jade sur un fond lierre, un orangé somptueux que du noir circonscrit, ce sont des papillons. Les kilomètres s'étirent, s'allongent, s'engluent, collent aux pieds. Enfin, Nonghet ! Un poste qu'habite un Français.

Nous devons, le lendemain, apprendre à connaître ces jardins, leurs allées, leurs légumes, et compensation pour nos peines de la veille, leurs pêches. On les mange en regardant les Méos.

Les Méos (je découvre les Méos) sont vêtus comme ci et coiffés comme ça. Ils tuent des tigres. Je veux une peau de



tigre. Il n'y en a pas. Lorsqu'un fauve est abattu, on le dépouille et on attend. Un jour, on descend au poste et on y vient montrer quelques lambeaux de pourriture qui suffisent pour toucher la prime. Quatre des enfants du Roi sont allés diner et coucher dans la montagne où le chef des Méos donne en leur honneur une grande réception.

Muong-Soui. — Il fallut douze heures d'auto pour gagner Muong-Soui. La pluie tombait en cascades si violentes qu'on aurait pu craindre de voir la route emportée. Et pourtant, la

route a tenu, nous envoyant des gerbes d'eau solennelles et continues qui montaient plus haut que la voiture. La sala de Muong-Soui est fleurie. A sa porte, on trouve un rosier, un rosier avec des roses et elles sont rouges. Mes compagnons poussent des cris de joie. Vont-ils fleurir leur chapeau ? Des hommes et non des fleurs ont causé leur enthousiasme. Des



gens apparaissent aux fenêtres. Ce sont des gardes royaux envoyés à notre rencontre. Ils ont tué une biche surprise et la rôtissent en notre honneur. Et pour l'escorte, elle aura mieux : un petit cerf pas encore né dont un œil est entr'ouvert et dont nos gens vont se repaître.

Muong-You. — Je bénis la présence de mes compagnons. Seule, incapable de me faire comprendre, que serais-je devenue, dans ce pays perdu ? Depuis deux jours, nous en avons fini des routes et des automobiles. Deux jours de marche au long d'une sorte de piste formée à maintes reprises par le lit d'un torrent aux bords abrupts et glissants, patinoire de glaise à quarante-cinq degrés, où l'on dérape, où l'on peine, où l'on se couvre de boue à moins qu'on ne trébuche dans l'eau qui monte jusqu'aux genoux, jusqu'à mi-corps.

Dans ce boyau, on escalade, on descend les montagnes. Pas l'ombre d'un palier, je m'agrippe aux roches, j'enfonce, je m'enlise, je sors victorieuse. D'ailleurs, ma grande inquié-



tude est assez vite conjurée. Je craignais les sangsues. Mais dans ce pays, elles poussent sur les arbres, comme les oiseaux.

Il pleut. Les averses du delta ne sont qu'un simulacre de pluie. Un tel déluge, s'il alourdit les vêtements, liquéfie les chaussures. Les miennes étaient si bien fondues, si bien déchiquetées que les graviers et le sable y pénétraient de partout, je les quitte et marche pieds-nus.

J'apprends à connaître la sauvagerie ailleurs que dans Conard. Sauvage d'abord, ce cheval qu'on m'avait amené au



départ. Soupçonneuse, j'en ai fait le tour et me suis abstenue d'y monter. C'était un cheval à ressorts. Le premier qui prétendit l'enfourcher, fut envoyé par terre et d'une seule ruade. Plus d'hésitation, je vais à pied!

Pour commencer, on traverse un marécage. De la boue jusqu'aux genoux. La pluie nous lave aussitôt.

Mais quelle nature! Au début, fraîcheur extraordinaire de montagnes vert pré, courbe des vallons, vert plus minéral des pins par groupes, par forêts ou solitaires, mais que la housse

des lianes, l'entassement des végétaux, la folie de la forêt vierge, d'un coup remplace et recouvre. Cet enchevêtrement fantastique, des arbres puissants le traversent, ils portent des baies rouges; des bananiers sauvages ont la hauteur de maisons, les fougères sont arborescentes, et par terre, des champignons font éclater l'arrogance d'une touche de jaune vif ou d'un rose d'aniline.

Soudain, le brouillard a tout recouvert, plus de vallon, plus de montagnes étagées, plus de limites. Et, des arbres, peu à peu, triomphent de cette buée claire. Ils apparaissent dans leur puissance, troncs nus et musclés, plantés sur un socle énorme de brume. Ils sont de valeur plus ou moins foncée suivant la distance, mais chacun paraît plat et minutieusement découpé.

Brusquement, la Sala. J'arrive bonne dernière. Nos gens sont installés sous l'habitation. Il y a du feu. Les Méos font cercle et regardent. Beaucoup de fauves, paraît-il. Aussi les hommes, les chevaux, les Méos: tout passe la nuit entre les pilotis de la sala.

« Mettez, madame, une chaise derrière votre porte, me conseille un des enfants. Si le tigre vient, il pousse la porte



avec son nez, la chaise tombe, et nous accourons tous! ».

Il fait très froid la nuit — nous sommes au point culminant du parcours — et je dors dans mes vêtements trempés. Je n'ai point de lit, mais quelques planches dures, où je m'étends, et d'où je me relève au matin complètement reposée.

L'étape du lendemain a été moins sévère, les sentiers moins rudes, le cheval qu'on m'a procuré moins indomptable. Je l'enfourche (Si j'entreprends de grands voyages, je n'en reste pas moins très inquiète en auto, à cheval, en pirogue).

Le chemin longe des précipices. Il faut se courber sur son cheval pour éviter les troncs d'arbres déracinés qui barrent la route. Il faut grimper des à-pic de roches ou de terre glaise, la pluie tombe, il fait froid. Mais les éclaircies ménagent des lumières de légende. Par-delà, des premiers plans





de nuages et de montagnes indécises, un lointain lavé, dépouillé, porte une montagne brillante de soleil comme une apparition.

Je m'attarde et vais comme toujours assez loin derrière la tête de colonne. Le chemin se partage. Aucune trace. Je choisis la voie qui paraît la mieux frayée. A mon côté, la



paroi monte abrupte. Sous mes pieds un ravin. Sous mes pieds vraiment, car la piste n'est qu'une encoche aux flancs de la pente et j'ai peur. En bas coule un torrent. J'avance, le sentier s'effile, pas plus large qu'une corde. Parfois, il manque et le cheval doit enjamber le vide. Il n'y a plus de trace. Je me suis trompée.

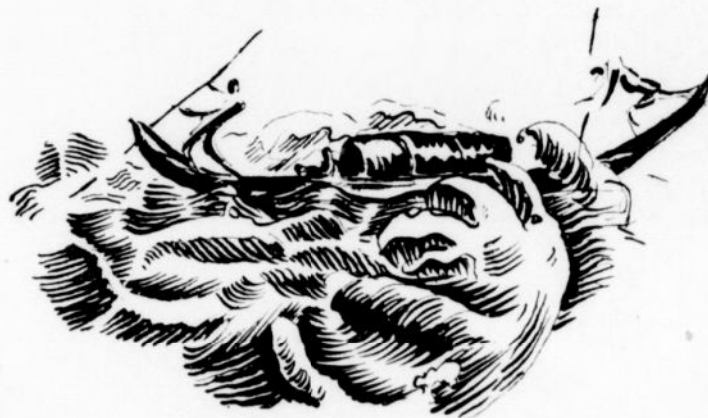


Angoisse du retour en arrière. Je me suis trompée et les coolies qui ferment la marche ont dû passer pendant ce temps-là. Je suis seule. Enfin, le carrefour ! Je me jette sur la route nouvelle, je presse ma bête, mais le taillis se resserre et me griffe au passage. Si dense est le couvert des feuillages qu'on n'y voit plus. Mon cheval refuse d'avancer. Il ne peut se cabrer maintenu par les brindilles et les lianes qui l'obligent à baisser la tête. Du poitrail, il bute contre un matelas de branches. Il est impossible de continuer.

Forêts de l'ogre et du loup que j'entrevois petite fille sous la lampe, quels simulacres de terreur vous dispensiez, quels simulacres ! Me voici perdue en plein cœur de la forêt du tigre et je suis seule.

A l'embranchement, j'ai retrouvé les derniers coolies du convoi comme ils allaient disparaître. Le premier chemin était le bon. De loin en loin, à mes pieds, je découvre la Namkhan, la farouche Nam-Khan aux rapides redoutables. Si terrible ce petit cours d'eau rose qui se traîne et décrit des méandres ?

Mais quand nous arrivons sur ses bords, toute paix l'a déserté. La crue l'a rendu menaçant. Il faut la franchir pour accéder à la sala. Les derniers remous d'un chute se-



couent notre pirogue dont je tiens les deux bords. Enfin, Mong-You !

Oui, Mong-You et pour combien de temps ? Le Laotien, chef des piroguiers qu'on a envoyé à notre rencontre proclame le départ impossible avant une baisse des eaux. Depuis trois jours, j'attends là, vivant à la laotienne, mangeant du riz gluant, du maïs bouilli, du caviar, du poulet coupé en petits morceaux — tout cela, du reste, excellent — Je veux dessiner des femmes. Elles « ont honte » et se sauvent dès que je commence. Je fais des croquis du village, de la pagode. Un soir, fête en notre honneur. Deux heures, je regarde garçons et filles chanter. Les filles font des manières, tournent le dos, se cachent la figure sous une serviette. Ce sont, m'explique-t-on, des campagnardes qui ne savent pas chanter.

Je ne suis pas fière en pirogue surtout pour la traversée des rapides. Car nous sommes repartis et je découvre les rapides. D'autres les ont décrits. Comme eux, j'ai vu basculer brusquement l'avant de la pirogue, comme eux j'ai reçu la gifle des trombes d'eau. Comme eux, sortie du danger, je me suis occupée à vider l'eau avec des casseroles, à boucher les trous avec de la corde effilochée.



On s'arrête parfois près du bord, non pour se ravitailler (il n'est pas bien nécessaire de manger en voyage, paraît-il), mais pour palabrer longtemps avec deux ou trois indigènes.

Des rapides, et d'autres rapides, et d'autres encore. Il y en a d'impossibles à passer pour nous. On descend et les piro-



guiers les franchissent avec des hurlements de victoire en arrivant au bout. Nous avons dû faire des kilomètres par des sentiers que les coolies taillaient devant nous dans la brousse à flanc de montagnes. Une lourde pierre a roulé sur mon pied, m'a blessée et complètement arraché l'ongle. Il m'a fallu du



courage pour finir l'étape. On débouche enfin sur une petite place rocailleuse où se trouvent déjà deux ou trois hommes à l'air farouche, un chien, un singe, des ballots de marchandises, des armes, des épées aux fourreaux ouvragés. Honnêtes marchands ou pirates ? Je n'obtiens pas d'explication. Les pirogues que nous devions prendre, lassées d'attendre sont parties. Je m'inquiète de rester sur ces bords déserts et devant cette rivière sans bateau. Mais personne n'a l'air de se tourmenter, même le plus jeune qui n'a jamais navigué.

Deux bateaux miteux se présentent — on embarque et on repart. Le soir on arrive dans un village. Il y a une sala de bambou. Tandis que les porteurs déballent nos bagages et qu'un garde royal se décide à tordre le cou à un poulet, je vais voir la pagode. Elle est laide mais les bonzes chantent. Le soleil se couche. Une lampe est allumée près d'un autel



qui, à cette leur incertaine, est d'un or fastueux. Repas. Nuit — On me demande la permission de jouer pour la population qui a apporté en cadeau épis de maïs bouilli, fleurs et bougies de cire. La musique est fort appréciée. Les voix de soprani surtout ont un succès de fou rire.

Le lendemain, tout est prêt à six heures. Tout, excepté les rameurs qui ont jugé à propos d'aller faire la fête dans un autre village. Attendons leur bon plaisir ! A 11 heures, ils commencent à arriver en mangeant. Journée sensiblement pareille à la veille, mais j'ai moins peur — Pourtant, quels tourbillons ! La gentillesse des enfants du Roi : « Madame, soyez assurée qu'avant que vous perdiez la vie, nous perdrons la nôtre pour vous sauver », ne me rend pas une tranquillité complète. Il n'y a plus de chemins et quand par endroits il faut quitter la pirogue, on doit s'agripper par les mains aux rochers qui surplombent l'eau ; je tombe dans un nid de fourmis rouges !

Enfin voilà que la journée s'étire et le soir vient. Il n'y a plus de rapides. La rivière, au contraire, est calme, unie comme un lac. Il y a sans doute des villages cachés dans les arbres puisqu'on entend la voix de filles qui se baignent en chantant, et les rameurs cessent de ramer, et les enfants, de parler afin de ne pas interrompre le chant et de surprendre les filles au bain. Et les filles voient tout à coup les pirogues, se mettent à avoir honte et plongent pour se cacher. La rivière est toute glacée de rose. Un petit ruisseau tout clair et caillouteux se trouve sur notre passage et voici que les rameurs le remontent. Or, le ciel, rose un instant avant, devient tout noir. Un orage affreux s'annonce. Qu'allons-nous faire par ce détour ? Je grogne, je demande des explications. Le chef des piroguiers a, paraît-il, de la famille par là. Je manifeste la volonté inébranlable d'arriver ce soir à Don-mo. On s'exécute aussitôt et les piroguiers, pour calmer mon courroux, se prosternent et à genoux, m'offrent du riz tout chaud et des bananes. J'ai faim, je trouve cela excellent. On redescend cette rivière qu'on a eu tant de peine à monter en tirant les pirogues. Et voici l'orage, la pluie à torrents, éclairs, tonnerre, rien n'y manque. Mais qu'importe ? Depuis quatorze

jours, je vis trempée et ne m'en trouve pas plus mal. La nuit est tombée quand j'entends le bruit d'une fusillade. Qu'est-ce encore ? Rien — on salue notre arrivée — Je descends — La femme du chef de village se précipite et veut m'abriter sous un parapluie. Pourquoi faire ?

Voici une maison normale, un toit, un repas très confortable, du Dubonnet comme vin de table et un repos bien gagné dans une toute petite chambre où il y a juste la place de mon lit, mais la couverture est en satin rose !

Luang-Prabang. — Les bonzes sont jaunes, les colonnes des pagodes sont dorées, les bouddhas brillent dans le clair-obscur des temples. Le soleil est doré à travers les feuilles des bananiers — doré aussi le mont Pou-Si au couchant et le torse nu des femmes.

Quand il pleut, chaque marchande se recroqueville sous un parapluie japonais, continuant à bavarder et à chiquer sans s'occuper des clients. Pourquoi vendre quand c'est si simple de manger sa marchandise ? Elles ont un chignon à coques bien lisses, posé sur le côté et entouré de chaînes d'or rouge, aux chevilles de gros anneaux d'argent.....

Je découvre Luang-Prabang.....

Alix DE FAUTEREAU.



ILLUSTRATIONS DE L'AUTEUR.